

# FOUILLES ET RECHERCHES A KARNAK

---

Il y dix ans que j'eus, pour la première fois, l'honneur de prendre la parole devant l'Institut égyptien et de lui rendre compte de la première campagne de fouilles et de restauration que je venais de mener à Karnak. Les années ont passé, les campagnes se sont succédées

et la tâche qui, au début, semblait devoir être rapidement terminée, est, au contraire, devenue plus vaste et plus importante qu'on ne l'eût pu s'imaginer tout d'abord. Le mois passé, je parcourais le territoire sacré d'Amon, et calculais ce qui nous restait encore à faire après tout ce que nous avons déjà fait. Dieu aidant, nous arriverons à mener à bien l'œuvre entreprise, mais ce n'est, certes, pas aujourd'hui que je viendrai vous dire que nous connaissons entièrement le grand temple d'Amon et toutes les merveilles qu'il renferme.

Au mois de novembre passé, lorsque je vous rendis compte de nos recherches dans la cachette de Karnak qui venait d'être découverte, j'avouais que notre besogne n'était pas terminée en cet endroit et que bien des monuments devaient s'y trouver encore enfouis. M. Maspero en était, d'ailleurs, convaincu ; aussi me donna-t-il l'ordre d'entreprendre de nouvelles recherches aussitôt que nous le permettrait le retrait des eaux d'infiltration. Qu'il me soit permis aujourd'hui de remercier publiquement M. Maspero du constant appui qu'il n'a cessé de me donner depuis plus de six ans. Si les travaux de Karnak ont pris l'extension qu'ils ont aujourd'hui, si des découvertes ont pu être faites, c'est grâce à lui qui n'a cessé de me prodiguer ses sages avis et ses bienveillants encouragements. Je crois que mes collègues de l'Institut s'associeront à l'hommage que je rends à l'illustre savant.

Les travaux, commencés le 15 novembre 1904, ne devaient prendre fin que huit mois après, le 25 juillet 1905, et nous rapporter 200 nouvelles statues et statuettes de pierre et plus de 8.000 en bronze.

Et maintenant que cette seconde campagne de recherches en cet endroit est terminée, je puis répéter ce que disais l'an passé : la cachette de Karnak n'est pas entièrement épuisée ; il nous manque des fragments de statues ; des morceaux de monuments importants font défaut. Ceci prouve que notre besogne n'est pas terminée : il y a tout lieu d'espérer que la grande fosse d'où sortirent déjà 720 statues et 16.000 en bronze, garde encore bien des monuments précieux.

Théoriquement, toutes les statues de la cachette étaient entières quand on les jeta dans la fosse : nous compléterons peu à peu celles qui se brisèrent dans leur chute. Les travaux de cette année n'auraient eu pour but que de retrouver les fragments qui nous manquaient de la charmante statue de la reine Isis, et de celle de Thoutmosis III, qui comptent parmi les chefs-d'œuvre gardés au Musée, qu'ils auraient eu,

déjà, leur raison d'être. Il nous faudra, cette année, si possible, retrouver ce qui nous manque du naos du roi Nofirhotpou I<sup>er</sup>, de la statuette du grand prêtre Sheshonq, etc., etc. La cachette de Karnak était intacte quand nous l'avons découverte : ce ne sera que quand tous les monuments qu'elle renfermait seront complets que nous pourrons dire qu'elle est entièrement connue.

Les fouilles de 1901-1902 avaient exploré toute la partie sud de la cour de la cachette devant le VII<sup>e</sup> pylône, celles de 1903-1904 portèrent sur la partie nord-ouest ; la partie nord-est était encore encombrée, par endroits, de remblais et de gravois qui montaient jusqu'en haut des murs. C'était, d'ailleurs, en cet état que j'avais trouvé toute l'aire de la cour au début de nos recherches de 1901. La besogne ennuyeuse du déblaiement nous occupa en cet endroit pendant près d'un mois, et c'est n'est qu'à fin décembre que le niveau pharaonique fût atteint. Nous fûmes récompensés de nos peines par la découverte de grands blocs couverts d'importantes inscriptions historiques de l'époque Ramesside. J'ai rapproché ces blocs les uns des autres et constaté que nous avions affaire à trois grandes stèles différentes. Quelques morceaux nous manquent encore et nous devons aller les chercher sous la grande butte de décombres qui est près du temple de Tahraqa.

Puis, de chaque côté de la porte de Ramsès XII, on dégagede deux grands socles sur lesquels se voyaient encore des fragments de sphinx colossaux ; enfin, le 30 décembre, au milieu de véritables hurlements de joie, nos ouvriers découvrirent la première statue de l'année. Le début promettait, je l'avoue, car nous avons trouvé l'image de l'architecte Senmaout tenant devant lui la fille de la reine Hatshop-sitou, la petite princesse Nofriourî, dont il fût le gouverneur. La statue était en granit gris, haute de 1<sup>m</sup>,25. Le 1<sup>er</sup> janvier 1905 la chance continua et d'importants morceaux d'une image de Tahraqa sortirent de terre, et ce fut tout. Nous avons atteint le niveau antique. Le déblaiement était fini : la fouille allait commencer.

Les fouilles qui allaient suivre le déblaiement avaient pour but de s'assurer s'il n'existait pas en cet endroit un dépôt de blocs de calcaire provenant de la grande porte d'Aménothès I<sup>er</sup>, découverte en 1901. La chance aidant, nous pouvions aussi rencontrer une dépendance de la fosse aux statues. Le sol était couvert de mauvaises dalles

de calcaire et de grés rapprochées les unes des autres, sans taille qui les fit coïncider exactement. En dessous se trouvaient six lits superposés de grosses briques d'argile non cuite. Les briques, posées à plat, formaient ainsi un sol plus solide et plus égal que ne l'eût été le sol naturel. La masse totale reposait elle-même sur une couche de sable fin. En dessous, nous trouvâmes un sol composé de couches superposées de sable d'argile, puis de sable, puis d'argile. Nous avons observé cette disposition aussi profond que nous descendîmes soit six mètres environ.

La couche supérieure n'était pas horizontale : elle présentait, au contraire, une légère pente vers l'ouest. Des sondages pratiqués au VIII<sup>e</sup> pylône révélèrent les mêmes dispositions et me montrèrent que l'archéologie, au premier abord, n'avait rien à voir dans ce terrain : sans le vouloir, j'avais découvert une île ou une rive du fleuve !

Il restait à tirer parti de l'insuccès que nous venions d'obtenir.

Il semblerait, d'après les sondages cités plus haut, que la grande voie des VII<sup>e</sup> VIII<sup>e</sup> IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> pylônes fût bâtie par les Thoutmosis, soit sur un marécage comme l'a pensé M. Maspero, soit sur une rive qui descendait vers le Nil. S'il m'en souvient bien, c'est M. de Rougé qui disait, voici longtemps déjà, que le fleuve devait passer primitivement à l'endroit où, plus tard, fut bâtie la salle Hypostyle. La fouille de cette année semble confirmer cette hypothèse.

Dans ce cas, nous remarquerons que les temples de Khonsou, d'Apet et d'Osiris, situés à l'ouest de l'allée triomphale, devaient être juchés sur un îlot : un bras du fleuve en passant là aurait eu, au maximum, 80 mètres de large lors de la crue. Mais rien ne nous prouve que les temples de ces dieux aient toujours été bâtis en cet endroit : celui de Khonsou est de la XX<sup>e</sup> dynastie et ceux d'Apet et d'Osiris d'époque ptolémaïque. C'est Ramsès III qui a *construit* et *fondé* le temple de Khonsou actuel. Les textes ne disent nullement qu'il l'ait *restauré*.

Ces réflexions m'amènèrent à penser que, peut-être, les temples primitifs de ces dieux avaient été bâtis ailleurs ; elles m'ont poussé à en rechercher l'emplacement.

Je me rappelai que, en 1899, les preneurs de sébakh, qui travaillaient dans l'angle sud-est de l'aire sacrée d'Amon, avaient mis à jour des fragments de colonnes, une belle corniche en granit rose en même temps que des statues, un naos et une stèle de la XII<sup>e</sup> dynastie dédiée

par un certain Nofirhotpou qui était scribe du temple de Khonsou. De plus, le mur d'enceinte en cet endroit est percé d'une poterne semblable à celle qui se trouve tout à côté du temple de Ptah. Tous ces petits faits groupés me firent croire que le temple primitif de Khonsou avait pu être bâti en cet endroit. Le mois dernier je suis retourné à Karnak, j'ai grimpé sur les grands murs d'enceinte, puis exploré minutieusement le terrain, et le résultat de ces recherches a été que, effectivement, dans l'angle sud-est du territoire d'Amon, il y eut un temple, au moins, et que les traces de ses murs d'enceinte sont encore parfaitement visibles. La superficie qu'ils entourent mesure 150 mètres de long et 80 de large. Les murs ont 10 mètres d'épaisseur et, en certains endroits, doivent atteindre encore jusqu'à 6 mètres de hauteur. Tout ceci est encore enfoui, mais quand le Service des Antiquités pourra fouiller là, nous pouvons augurer de curieuses découvertes<sup>1</sup>.

Tel a été, Messieurs, le résultat de l'insuccès de nos sondages dans l'angle N.E. de la cour de la cachette.

Nos recherches étant terminées en cet endroit, toute la superficie de la cour ayant été, en somme, explorée trois ans de suite, il ne nous restait plus, après l'aventure qui venait de nous arriver, qu'à revenir à la cachette de l'an passé et à pousser les travaux vigoureusement. D'ailleurs, les eaux d'infiltration, après avoir été faibles pendant la crue, descendaient rapidement. Les terres de remblai que nous avons jetées dans la fosse pour prévenir les larçons pendant notre absence furent à peine détrempées à leur surface et ne s'affaissèrent que d'une façon insignifiante. Il fallut, avant que de reprendre la fouille au point où nous l'avions laissée l'an passé, nous livrer à la besogne insipide de retirer le remblai au fur et à mesure que la baisse des eaux nous le permettait.

L'an passé, nous avons lutté difficilement contre elles avec des bidons à pétrole, des seaux, des *chadoufs*, et, en mai et juin, avec une forte pompe à bras que nous avaient gracieusement prêtée MM. Guétin et Charvaut. Cette pompe, toute excellente qu'elle fut, ne pouvait élever l'eau qu'à cinq mètres de hauteur et demandait deux équipes

1. Les sondages faits depuis cette époque ont amené la découverte de fragments de vases de poteries et de silex taillés d'époque archaïque, montrant que là se trouve une partie de la Thèbes des premières dynasties (janvier 1907).

de 20 hommes. Il fallait prévoir pour cette année une fouille jusqu'à 15 mètres de profondeur, ce qui aurait nécessité trois pompes et 120 hommes en deux équipes. On a beau payer les ouvriers 2 piastres  $\frac{1}{2}$  ou 3 piastres, de telles manœuvres finissent cependant par coûter cher et il fallait viser à l'économie. D'autre part, le Ministère des Travaux Publics n'avait pas de pompes à vapeur à prêter ; d'ailleurs, sur un terrain aussi croulant qu'est celui de la cachette, il y avait risque, un beau jour, de voir la lourde machine chavirer et tomber elle-même dans la fosse, ce qui n'était pas rassurant pour le temple. Le prix et le délai demandés pour la fourniture d'une pulsomètre nous firent renoncer à cet engin.

De guerre lasse, j'en revins aux rustiques chadoufs et, successivement, en installai 28 en trois batteries superposées, qui montèrent l'eau jusqu'à 12 mètres de hauteur sans défaillance ou accident.

Le procédé étant antique, comme nous le prouvent les peintures des hypogées, il peut être intéressant de se rendre compte du fonctionnement de ces machines primitives. Ceci est encore de l'archéologie :

Une chadouf coûte 20 piastres.

Nos 28 chadoufs coûtèrent.....	P.E.	560
Frais divers, nattes, etc.....	»	140
Entretien et réparations.....	»	100
Mise de fonds totale.....	<u>P.E.</u>	<u>800</u>

Ce matériel est encore en parfait état, après cinq mois de fonctionnement ininterrompu.

Chaque chadouf était manœuvrée par deux hommes se relayant d'heure en heure. Ces 56 ouvriers furent payés 2 piastres  $\frac{1}{2}$ , puis 3 quand les jours devinrent plus longs. Les frais journaliers étaient donc de 140, puis de 168 piastres.

La batterie la plus basse était composée de 7 chadoufs que deux brassées suffisaient à incliner pour remplir leurs sacs de peau. Cette batterie donnait 11 puchées à la minute en temps moyen. L'eau était vidée dans un premier bassin, d'où elle était reprise par 9 chadoufs à trois petites brassées et jetée dans un second bassin où 12 chadoufs à 3 grandes brassées la reprenaient pour la conduire, enfin

dans un large ruisseau qui la menait jusqu'au lac sacré où elle tombait en cascade. Les sacs de peau contiennent une moyenne de 20 litres d'eau. Les 7 chadoufs inférieures, qui seules entrent en ligne de compte, puisaient dans la fosse inondée à raison de 11 puchées par minute et enlevaient donc à l'heure  $20 \times 11 \times 60 \times 7 = 92,400$  litres d'eau pour une dépense de 16 piastres environ par heure également. Cette somme de travail était indispensable pour pouvoir fouiller utilement dans la boue mise à découvert. Ces eaux n'arrivaient pas par suintement, mais étaient fournies par de véritables sources paraissant provenir de poches d'eau souterraines. L'an passé nous avons été fort incommodés par une source de ce genre venant du nord, dans la direction du pylône d'Amenothès II. Elle coula quatre longs mois. Cette année elle était tarie, peut être parce que les infiltrations n'avaient pas été hautes.

Les sources étaient rares et sans durée du côté est de la fosse. Elles étaient et elles sont abondantes et nombreuses du côté ouest. L'une d'elles coula pendant toute la durée de nos travaux sans cesser de fournir une eau abondante, claire et limpide, dont, après le professeur Schweinfurth, nos gens se désaltéraient à l'envi. Deux autres ne purent jamais être tariées, aussi profond que nous descendissions.

La découverte de ces sources était toujours produite par l'extraction d'un bloc ou d'une statue qui bouchait son orifice. L'endroit où nous fouillions, barricadés derrière des remblais d'argile et de paille malaxés ensemble, était presque aussitôt envahi par le jet de la nouvelle source ; le travail était suspendu et la source aveuglée provisoirement, si possible, ou canalisée et détournée vers les chadoufs.

Les jets de source entraînaient avec eux des morceaux d'argile dure, des cailloux, des graviers, de minces feuilles d'or, de petits bronzes de 10 à 15 centimètres de hauteur, et d'autres menus objets antiques. Nos ouvriers s'amusaient parfois, quand la chance ne les avait pas favorisés ailleurs, à plonger leur bras entier dans le conduit vertical de la source et en retiraient toujours quelque objet curieux. Nos gens péchaient l'antiquité encore ainsi en juin quand la fouille normale atteignait environ à 10 mètres au-dessous du sol. Le terrain sur lequel ils se couchaient à plat ventre n'était pas effondré, descendu ou remué, puisque nous y trouvions, non seulement de gros blocs d'Aménouthès I<sup>er</sup>, enchevêtrés solidement les uns dans les autres, mais

encore de véritables filons intacts d'objets que nous n'avions pas rencontrés jusqu'alors tels, par exemple, de très nombreuses statuettes et des fragments de meubles en bois souvent dorés.

Les sources passaient au milieu de ces filons en colonne, ramenant avec elles des objets antiques de couches plus profondes encore.

J'ai cherché à m'expliquer pourquoi et comment cette cavité de la cachette pourrait être aussi profonde, car l'exhaussement millénaire du fleuve, étant d'environ un mètre, nous aurions dû nous attendre à trouver le fond de la fosse à environ 2 mètres au-dessous du niveau des plus basses eaux. Cependant, cette année où les infiltrations étaient relativement fort basses, notre fouille atteignit à trois ou quatre mètres au-dessous du niveau d'étiage, en juin et juillet. Et cependant on sentait encore des antiquités et les sources ramenaient encore des objets antiques des couches plus basses encore inexplorées.

Le terrain étant presque composé de sable, le poids des statues étant considérable, les infiltrations annuelles n'auraient-elles pas provoqué une sorte d'enlèvement lent des objets déposés ? Ceci importe relativement peu au point de vue archéologique, mais, ce que je sais bien, c'est qu'il nous faudra encore descendre plus bas l'an prochain. Peut-être ne trouverons-nous que des bronzes semés dans le fond de la cachette, mais les bronzes sont toujours bons à prendre, même après en avoir trouvé près de 16.000. Parfois même ils nous sont précieux comme cet Osiris de 1<sup>m</sup>,50 de hauteur, ce fragment d'uraeus au repoussé, haut de 1<sup>m</sup>,30, et cette très belle plaque découpée et ciselée de Darius, qui étaient enfouis en fort bonne compagnie à 11 mètres, environ, de profondeur. En même temps que ces bronzes, j'ai aussi trouvé des monuments de pierre parmi lesquels il convient de citer cette incomparable tête de statue de grandeur naturelle, taillée à même un magnifique bloc d'obsidienne. C'est, je crois, une des plus belles découvertes de la campagne.

Les fouilles n'ont pas été poussées à l'ouest et au nord autant qu'il aurait été nécessaire pour en retirer tous les monuments qui sont encore cachés dans ces directions. En m'aventurant plus loin que je ne l'ai fait, nous courrions risque de faire écrouler soit le mur ouest où est gravé le traité des Khétas, soit au nord, l'angle de la salle Hypostyle où se trouve le poème de Pentaour. Il aurait fallu, pour

tenter une aussi grave aventure, un tout autre matériel que celui dont nous pouvions disposer, et assumer devant la science une trop lourde responsabilité. Monsieur Maspero m'a conseillé de ne pas risquer une si grave entreprise; le conseil était bon et je l'ai suivi. Comme me l'écrivait M. Maspero, nous y perdrons peut-être quelques statues..., mais je laisse à de plus téméraires que moi le soin d'aller les prendre.

Ainsi que les neuf années précédentes, j'assistai régulièrement aux fouilles, et tous les objets que j'ai envoyés au Musée, furent trouvés sous mes yeux et immédiatement enregistrés par moi-même. Je n'ai pas constaté de disparition parmi ces objets.

Les tentatives de vol ont été nombreuses et je dois avouer que les meilleurs de nos ouvriers, ceux dans lesquels j'avais une confiance justifiée par de nombreuses années de travail exempt de tout soupçon, ont été, les uns après les autres, pris en flagrant délit de vol et renvoyés. Ceci n'a rien d'étonnant, en somme, si l'on sait quel prix exorbitant les marchands d'antiquités paient les monuments qu'ils nous font voler sans vergogne. Il y a, à Karnak, des agents payés par ces commerçants, recéleurs reconnus et très connus qui, sans cesse, excitent les plus honnêtes à dérober, leur donnant de l'argent d'avance, glissant parmi eux des acolytes, corrompant les gafirs nocturnes de la cachette qui, quoique remplie d'eau, n'est pas à l'abri de hardis compagnons, plongeurs admirables, allant rechercher, dans l'obscurité, la statue qu'ils ont cachée sous l'eau pendant la fouille du jour.

J'arrivai le 20 mai, à prévenir une de ces expéditions. Avisé à temps, je retrouvai les statuettes préparées pour le vol nocturne et fis maison nette, tout en étant convaincu que ceux qui remplaceraient les renvoyés feraient bientôt de même. Je ne me flatte pas que cette tentative ait été la seule et qu'aucun monument ne nous ait été volé, grâce aux marchands d'antiquités et à leur savante organisation de rapine. J'avoue n'avoir confiance dans l'honnêteté d'aucun habitant de Karnak, cette année plus encore qu'auparavant. Ceux que j'avais cru les moins mauvais se trouvaient être les pires et les plus hypocrites au bout de quelques jours d'observation attentive.

Nos ouvriers étaient moins voleurs jadis; les marchands d'antiquités nous les ont gâtés.

J'ai insisté cette année, plus qu'il n'est d'usage, sur les petits faits d'une fouille. Ce sont là choses qui sont bonnes à dire parfois, au

moins pour ceux qui croient que trouver des antiquités n'est qu'un sport, un travail d'amateur, une amulette plus ou moins gaie, capable de faire passer agréablement quelques mois d'hiver. Je crois qu'ils changeraient d'avis s'ils assistaient jusqu'en juin ou juillet à nos travaux de Karnak alors que nos gens pataugent en pleine boue fétide sous un soleil ardent.

Il est au Musée certaines statues perdues parmi les autres qui nous ont fait peiner de longues heures, casser des cordes sur lesquelles tiraient hommes et enfants, et qui, en fin de compte, n'étaient nullement la merveille espérée. D'autres, au contraire, sont sorties toutes pimpantes de la boue, gardant encore leurs fraîches couleurs et les feuilles d'or qui les faisaient briller jadis dans le grand temple d'Amon. Chacune d'elles a, au moins pour moi, son histoire et j'ai, parmi elles, des préférées qui me rappellent encore le moment plein d'une émotion incomparable où l'ouvrier sortait la statuette de la boue et me la passait. Nous la lavions ensuite comme un petit bébé qui vient de naître et je débrouillais, sous la fange qui la couvrait encore, et les traits de son souriant visage et ses formes menues. Puis je déchiffrais son nom parmi les inscriptions qui la couvraient, et c'étaient des rois, des princes, des grands prêtres d'Amon, tout le clergé du dieu thébain, puis de bons bourgeois que j'apprenais à connaître. Tous ces disparus sortaient de la fosse pour venir apporter leur contribution à l'histoire de leur pays, disant ce qu'ils étaient, ce qu'ils avaient fait, les titres à eux conférés et surtout, n'oubliant pas de mentionner leurs filiations ascendantes et nous fournissant ainsi des documents généalogiques et historiques incomparables. La besogne des ouvriers était presque finie alors. Nous rapportions les statues trouvées pendant la journée dans la chambre forte bâtie spécialement cette année pour éviter toute tentative de vol analogue à celle de l'an passé ; les gafirs étaient postés autour et jusqu'au jour de départ d'un convoi d'antiquités pour le Musée, je n'étais jamais sûr que, malgré toutes nos précautions, quelque hardi coup de main ne serait pas tenté.

Les envois au Musée étaient eux-mêmes assez singuliers. Lorsque le nombre des statues emballées était suffisant pour charger un ou deux wagons, l'Administration des Chemins de fer nous fournissait des wagons grillés à poissons et légumes, que nous remplissions de nos

caisses. Un ou deux de nos reïs du Musée entraient dans le wagon qu'on fermait et plombait ensuite. Parti le soir à cinq heures de Louqsor, notre envoi arrivait le lendemain au Musée même où MM. Maspero et Brugsch bey délivraient nos prisonniers volontaires et recevaient les caisses remplies d'antiquités.

Si mes souvenirs sont exacts, nous avons envoyé dix wagons de statues au Musée, sans compter nos deux barques qui ont fait chacune deux ou trois voyages.

Cette estimation, ce cubage, ne signifie rien qui vaille en somme, si ce n'est qu'ils donne une idée du poids et du volume de la masse des objets découverts. Je pense que nous pourrions faire mieux et étudier maintenant la valeur scientifique et artistique des monuments trouvés cette année.

J'ai étudié chacun d'eux, j'ai copié et traduit les inscriptions qui le couvraient, dressé sa fiche, son tableau généalogique, et l'ai photographié aussitôt découvert. Au Musée, M. Brugsch bey, a bien voulu les photographier à nouveau avec le beau talent qu'on lui connaît. Le résultat de tous ces travaux, sera le catalogue *in extenso* que M. Maspero a bien voulu me charger de faire et dont l'impression est imminente. Il faut livrer à la science les nouveaux documents découverts : elle n'attendra plus longtemps.

En attendant, nous pouvons déjà résumer les résultats obtenus. Et tout d'abord donnons la liste des monuments trouvés cette année :

170 statues en granit, basalte, calcaire, albâtre, schiste, etc.

11 sphinx en calcaire ou granit.

10 cynocéphales en calcaire.

3 vases en albâtre.

2 stèles en calcaire.

1 fragment de petit obélisque en schiste.

1 naos doré en calcaire très fin.

1 amulette en faïence au nom d'Artaxerxès.

9 grands bronzes.

8000 environ statuettes et objets divers en bronze, Osiris, etc., etc.

8208 objets. Total approximatif auquel il convient d'ajouter de nombreuses statuettes en bois doré qui étaient si pourries qu'elles n'ont pu être conservées. Nous laisserons de côté la plupart des

monuments de bronze qui ne présentent pas grand intérêt historique pour citer chronologiquement les nouveaux documents épigraphiques mis à jour pendant la dernière campagne.

*Moyen Empire.* — Les monuments de cette période sont relativement rares cette année ; parmi les principaux nous citerons une statuette d'Ousirtasen III agenouillé, présentant des offrandes, un buste d'Amenemhait III et un haut d'obélisque minuscule qui nous a fourni le protocole royal complet de Sovkouemsaouf I<sup>er</sup>, que nous ne connaissions pas encore.

*XVIII<sup>e</sup> dynastie.* — Le monument le plus important de cette époque trouvé cette année, est la grande statue de Senmaout gardant la princesse Nofriourî dont nous avons mentionné plus haut la découverte. Une petite stèle vient nous rappeler l'administrateur de la maison de la reine *Sen-men*, qui succéda à Senmaout dans la plupart de ses fonctions.

C'est simplement pour la beauté du style que je suis porté à classer dans la XVIII<sup>e</sup> dynastie les morceaux d'une statue de grandeur naturelle taillée dans blocs d'obsidienne, dont j'ai aussi parlé.

L'an passé, nous avons déjà trouvé une grande statue d'albâtre de Seti I<sup>er</sup>, faite de morceaux ouvrés à part et rajustés après coup, selon la méthode que nous avait indiquée Diodore de Sicile. La statue de cette année a été faite par les mêmes procédés. Nous ne possédons encore que le masque, le cou et l'avant du pied gauche. Ce sont de superbes pièces qui font regretter de ne pas posséder le chef-d'œuvre entier. La face, d'un modelé parfait, a reçu un poli incomparable. Les yeux étaient rapportés dans des cavités ménagées à cet effet. Ces cavités ont été obtenues sans un éclat, sans une fissure, comme si l'artisan avait eu entre les mains la matière la plus facile du monde à tailler. Et chacun sait, cependant, combien l'obsidienne est, au contraire, rebelle à tout travail lapidaire. Les fragments trouvés cette année sont, je crois, les plus beaux et les plus grands que l'on connaisse encore. C'était la mode, semble-t-il, à cette époque, que les maîtres sculpteurs s'attaquassent avec leurs outils rustiques aux matières les plus dures, celles réputées, encore aujourd'hui, impossible à travailler. Aussi, après quelques beaux monuments d'Amenothès III, arriverons-

nous à un autre chef-d'œuvre de maîtrise peut-être plus singulier que le premier, mais assurément plus laid.

Le 2 avril 1905, MM. Benedite et Kurth Sethe étant présents (je cite mes témoins on le voit), nos ouvriers sortaient de la boue de la cachette un sphinx blanc que, je l'avoue, j'aurais déclaré faux en le rencontrant chez un marchand d'antiquités. Il est difficile, en effet, d'imaginer une chose plus gauche et plus mal faite. Les yeux et les oreilles sont dignes d'un contrefacteur de Gournah ; l'œuvre est telle que seul un fellah voulant copier un monument la saurait faire; mais ce fellah est mort depuis bien des siècles laissant après lui sa pièce unique de tailleur ès-pierres intaillables, car c'est dans un bloc de quartz que fut tiré ce presque monstre.

M. Fourtau, qui a examiné cette pièce rarissime, estime qu'il fallut près de deux ans de travail pour arriver à la tailler! Malgré sa dureté, la matière fut vaincue et même reçut un poli semblable au vernis de la faïence. L'œuvre est curieuse, mais point belle. On le devine, le sculpteur s'est appliqué à faire « ressemblant » et les traits qu'a dégagés son outil impuissant sont ceux d'Amenothès IV, le roi hérétique qui tenta de renverser la puissance des grands prêtres d'Amon. J'avoue qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre ce sphinx de quartz et la charmante statuette de bois de la forêt pétrifiée de 1904. L'une est l'œuvre d'un ouvrier, l'autre est celle d'un artiste.

Toutankhamonou nous a fourni une belle statue d'Amon, en calcaire dur qui vient tenir une place honorable à côté des pièces de la même époque, la Taïa, le Khonsou et les statues royales trouvées l'an passé. Ce n'est pas dans la cachette, mais dans la salle Hypostyle de Karnak qu'a été trouvé le monument le plus important du successeur de Khouniatonou. C'est une grande stèle en grès rouge compact haute de 2<sup>m</sup>,45, large de 1<sup>m</sup>,29, dans le tableau de laquelle le roi Toutankhamonou et peut-être sa femme Ankhesenamon, fille de Khouniatonou, adorent Amon. L'hérésie d'Amenothès IV avait failli devenir fatale au dieu thébain et à son clergé. La stèle de Karnak nous peint sous de sombres couleurs la misère des hommes et des temples et la colère des dieux à cette époque: « La terre était comme « à son origine, et les temples des dieux et des déesses commençaient « à disparaître..... leurs sanctuaires allaient à la male heure, la ruine

« était dans les champs et les mauvaises herbes y poussaient ; les cha-  
 « pelles des dieux étaient anéanties et leurs enclos sacrés étaient  
 « devenus des chemins de piétons ; la terre était déplacée et les dieux  
 « faisaient défaut car ils avaient détourné leurs faces de cette terre. Si  
 « l'on envoyait des gens vers la côte de Phénicie pour élargir les fron-  
 « tières de l'Égypte, aucun d'eux n'y réussissait. Si le dieu était  
 « invoqué pour prendre une affaire en sa protection, il ne venait  
 « point ; de même si une demande était adressée à une déesse, elle ne  
 « venait point, car les cœurs des dieux étaient dégoûtés à cause de  
 « leurs créatures et ils voulaient détruire ce qu'ils avaient fait. »

Mais comme les dieux ont toujours été trop bons pour les hommes, ceux d'Égypte, et surtout Amon, suscitèrent Toutankhamanou pour remettre toutes choses en ordre comme elles étaient autrefois, et la stèle nous rend compte de tout ce qu'il fit pour apaiser la colère divine. Son ambition est de dépasser ses prédécesseurs en largesses. Voici qu'il fond la statue d'Amon en électrum orné de lapis lazuli, turquoises et toutes sortes de pierres précieuses et la fait porter sur 13 barres alors que jadis, plus légère, 11 barres suffisaient à la transporter sur les épaules des prêtres ; puis c'est le tour de Ptah, le dieu memphite dont la succursale thébaine avait été ravagée. La statue est aussi en électrum, ornée de lapis lazuli, turquoises et toutes sortes de pierres précieuses. Les images des autres dieux sont rétablies, les chapelles, les sanctuaires et les temples sont restaurés, les biens waqfs d'Amon que Khouniatonou avait donnés au dieu Atonou, sont rendus à leur légitime propriétaire, les offrandes journalières sont rétablies, la table des dieux est regarnie. Et le roi fut prodigue en ces choses, donnant plus qu'on n'avait donné depuis le temps des ancêtres. Le clergé thébain avait été dispersé ; Toutankhamanou, nomma des prêtres, et des prophètes qu'il choisit parmi les enfants des notables, parmi les fils d'hommes connus et réputés.

Il augmenta leurs biens en or, argent, bronze, métal fondu, sans limites. Il remplit leurs magasins d'esclaves mâles et femelles et de présents provenant du butin de Sa Majesté.

Ce point est à noter, car, quoique nous sachions que Toutankhamon combattit, nous ne savons pas encore si le rétablissement du culte d'Amon ne se fit pas violemment. La grande inscription de Més, à Saqqarah, appelle Amenothès IV, le vaincu de *Khouitatonou*. Nous reviendrons plus tard sur cette question.

La stèle continue son récit, ajoutant que Sa Majesté fit largesse aux temples, augmentant toutes choses double, triple, quadruple, en or, électrum, lapis lazuli, turquoises, pierres précieuses, byssus royal, lin blanc, chanvre, huile, gomme, graisse, parfums, encens, sans parcimonie en ces choses.

Les barques sacrées des dieux n'existaient plus : Sa Majesté les fit reconstruire en beau bois d'acacia du pays de Negaou et les lama d'or tant et si bien qu'elles faisaient resplendir le fleuve.

Ici nous retrouvons un passage où Toutankhamanou semble paraître encore en conquérant : « Sa Majesté purifia les esclaves mâles, les esclaves femelles, les joueuses de harpe, les faiseuses de tours qui étaient *nedjti* (employées?) dans le palais du roi. » On avait jugé convenable de les garder dans leurs fonctions, mais Toutankhamanou en disposa tout autrement et les offrit aux dieux qui en furent grandement réjouis. Et le bas de la stèle est rempli des louanges du roi qui fit de si grandes et si belles choses. Je ne puis, ici, faire le commentaire de cette page d'histoire d'Égypte ; il nous faudrait plus de temps que nous en avons aujourd'hui, mais j'ai cru utile de signaler toute l'importance historique de ce monument.

Harmhabi, qui tenta d'usurper la stèle de Toutankhamanou, ne nous a laissé, cette année, qu'un très joli petit sphinx en pâte bleue incrusté d'or et d'émaux multicolores.

Une quinzaine de statues et de sphinx de l'époque ramesside nous font connaître le prince Ptah-meri, Ramsès II jeune tenant une large table d'offrandes devant lui, un Ramsès III, tout enfant, accroupi sur un coussin et portant l'index à sa bouche comme un petit Horus joufflu. Autour des souverains, nous trouvons encore leurs commensaux : Psarou et Panehesi, et les premiers prophètes d'Amon, Roma et Amenothès.

Pas plus que l'an passé nous n'avons trouvé de monuments importants de la XXI<sup>e</sup> dynastie. C'est un vide curieux que je constate une fois de plus, pensant bien que quelqu'autre cachette nous rendra un jour les monuments de cette puissante dynastie thébaine.

La XXII<sup>e</sup> dynastie est représentée cette année par de nombreuses statuettes qui nous ont permis de compléter nos tableaux généalogiques, dressés l'an passé. Le plus important, actuellement, est celui de la famille Nib-noutirou Neser-amon aux nombreuses générations.

Les statues qui nous ont permis de le dresser nous sont précieuses entre toutes car la plupart portent le cartouche du roi sous le règne duquel leurs modèles vécurent, et l'ordre des générations étant dûment établi, nous constatons que, en même temps que les rois de la XXII<sup>e</sup> dynastie, Osorkon II et Sheshonq III, il en a régné d'autres, tels que *Horsiéri*, *Petoubastès-Ousirmari-sotpouamon*, *Osorkon-Si-Isit* dont le prénom est aussi *Ousirmari-sotpouamon*. D'un autre côté les inscriptions du quai de Karnak découvertes, voici dix ans déjà, mentionnent un roi *Aourti-miamon* que *Petoubastis* associa à la couronne, la quatorzième année de son règne.

Nous connaissions assez mal la XXII<sup>e</sup> dynastie: cet afflux de rois nouveaux ne semblait pas être fait pour éclaircir la question; cependant, j'ai tenté d'y arriver et, en somme, le résultat principal a été de constater que le *Petoubastis* et l'*Osorkon* qui règnent parallèlement à *Osorkon II* et à *Sheshonq III* sont les Pharaons de la XXIII<sup>e</sup> dynastie qui, comme l'avait deviné M. Lieblein dès 1865, fut collatérale à la XXII<sup>e</sup>. Poussant plus loin nos recherches, étudiant les inscriptions 23, 25, 28 et 29 du quai de Karnak, nous avons obtenu un synchronisme précieux: l'an VI de *Sheshonq III* équivaut à l'an XXII de *Petoubastis*; le début du règne de celui-ci commençant avec les Olympiades en 776, la date de notre synchronisme est donc 752.

Mais ce *Petoubastis* et cet *Osorkon-Si-Isit*, ne sont nullement le *Petoubastis* et l'*Osorkon*, qu'on plaça, peut-être, un peu trop à la hâte, dans le *Königsbuch*, et je crois bien que ce sont les nôtres qui auraient droit à occuper au Livre des Rois la place prise par les autres. Ce n'est pas ici que nous discuterons cette question historique et fournirons les pièces justificatives, les preuves qui, à notre avis, militent en faveur de cette hypothèse.

La découverte de la statue du vizir *Nakhtefmouti*, fils de *Nibnoutirou*, l'étude des inscriptions du quai de Karnak et des documents trouvés antérieurement, nous ont permis de pousser plus loin nos recherches, et à reconnaître dans les deux rois qui figurent dans le temple d'*Osiris-hiq-djets* le véritable *Osorkon III*, qui fut père d'un *Takelot III*, encore inconnu, du roi *Routamon*, et enfin de *Shapenapt*, fille de la reine *Kadjit*. Elle nous apparaît couronnée d'un double *sekhent*, car, de par son père comme de par sa mère, semble-t-il, elle

était de lignée royale. Aussi quand, quelques années après, les Ethiopiens envahirent l'Égypte, Shapenap fut-elle pour les conquérants un précieux otage: Kashta, l'épouse ou tout moins Shapenap, adopte l'éthiopienne Ameniritis et commence cette singulière lignée des « épouses d'Amon » que nous voyons représenter le pouvoir royal à Thèbes, sous les dynasties Saïtes.

Ainsi, Messieurs, nous arrivons aujourd'hui, à mon avis, à pouvoir souder les générations les unes aux autres, tout d'abord des Ramesides aux Bubastites, puis des Bubastites aux Ethiopiens et aux Saïtes. Les quelques incertitudes qui demeuraient encore, s'éloignent peu à peu et s'évanouiront bientôt définitivement. Je ne me cache pas toutes les difficultés qui restent encore à surmonter, mais grâce aux nouveaux documents de Karnak, nous avons de grandes chances d'y réussir.

A côté de ces problèmes historiques, les statues de la cachette nous ont permis d'entrevoir la solution de quelques autres. J'indiquerai, par exemple, celle de l'histoire de la sculpture et du costume à Thèbes. Nous avons déjà constaté, l'an passé, que nous avions souvent des séries de famille dont nous retrouvions les principaux membres à des époques plus ou moins éloignées. Ils sont vêtus de différentes façons car dans l'Égypte prétendue immobile, c'est un perpétuel changement de modes. Les coiffures, surtout, varient et il suffit de ranger chronologiquement les statues d'une même famille pour voir qu'après Hippocrate et Molière, le fameux « chapitre des chapeaux » reste encore à écrire, au moins à Thèbes. J'ai commencé cette étude et puis dire que si j'ai le temps de la mener à bien, nous aurons dans la coiffure et le costume égyptiens des points de repère tout au moins aussi sérieux que ceux fournis par la céramique.

Ils nous seront fort utiles, pour étudier et classer les statues qu'il reste à mentionner, et qui peuvent être datées de la fin de la XXII<sup>e</sup> dynastie jusqu'à la décadence ptolémaïque. Ainsi que l'an passé, elles ont été fort abondantes (une centaine au moins). Parmi les plus curieuses, il nous faut citer celle d'un homme chauve, au gros bedon, aux seins plantureux de nourrice qui nous feraient douter de son sexe si le texte ne nous apprenait que nous avons affaire au prince héréditaire, connu du roi dont il justifie l'amour, le nommé *Irigadiganen*. Ou je me trompe fort ou celui-là dût con-

naître les rois éthiopiens de la XXV<sup>e</sup> dynastie. Voici encore la grande statue de Tahraqa et la mignonne statuette de Montouemhat agenouillé, tenant devant lui une stèle ciselée comme un bijou précieux, puis une nouvelle image du ministre de Shapenap Khouameneroou, puis le socle de bronze niellé d'une mignonne statuette de Shapenap III, fille de Piankhi. Une statuette encore incomplète nous fait connaître deux rois peut-être authentiques: Osor-téos et Horsiési que je ne sais encore où classer. Et chaque nouvelle statuette de cette époque qui sort de la cachette nous apparaît couverte de textes. Les prières sont mêlées aux généalogies grâce auxquelles nous pourrions bientôt connaître tout ce peuple de prêtres et de fonctionnaires qui vécurent à cette époque si peu étudiée encore. Toutes ces statues, qui encombraient le temple, criaient vers les vivants leur touchante prière : « O prophètes, pères divins, prêtres du temple d'Amon, qui « passez devant cette statue, donnez des fleurs à mon image et des « libations à mon corps, » ou bien encore : « O vivants qui êtes sur « terre et vous tous qui viendrez après moi de milliers d'années en « milliers d'années, vous serez favorisés des dieux de votre pays, « vous passerez votre existence dans la paix, vous reposerez dans « votre tombeau, si vous dites : Prière à Amon pour qu'il accorde « des milliers de pains, des milliers de boissons, des milliers de toutes « choses bonnes et pures dont vivent les dieux au double d'Un tel, « fils d'Un tel. » Je pourrais traduire ainsi long temps encore !

D'autres textes nous permettent encore de voir peu à peu quelle était la vie de ces quémandeurs de prières, de libations, de pains et de fleurs, réclamant des vivants les soins qu'ils avaient pris eux-mêmes, jadis, des trépassés.

Nous savons les jours où c'était festin chez les morts et où, comme les ombres d'Ulysse, ils se repaissaient aux tables antiques d'Amenemhat que Mariette a retrouvées près du sanctuaire d'Amon.

Tous ces morts crient soif et famine aux vivants qui passent et je crois bien que les plus tranquilles n'étaient pas les pauvres diables reposant dans les milliers d'Osiris où quelque consécration avait fixé leur nom et ménagé un support pour leur double.

En résumé, toutes ces statues nous font entrevoir le temple d'Amon bien autrement que nous ne pouvions l'imaginer auparavant. Il semblait raisonnable de croire que les morts endormis dans la montagne

de Gournah avaient laissé leur âme suivre Osiris et leur double se promener autour du tombeau, attendant une offrande qui, au cours des siècles, devenait de plus en plus problématique.

Les choses étaient décidément mieux arrangées qu'on ne l'eût cru tout d'abord. Amon est non seulement le dieu qui fait vaincre les rois et leur asservit les nations, mais c'est encore celui qui ouvre son temple aux statues et aux doubles des morts, qui les loge et les héberge, partageant son pain avec eux, comme avec ses compagnons, ses féaux et ses serviteurs. Il semble, en définitive, que si le double allait de temps en temps à Gournah s'assurer que tout était en ordre dans son tombeau, il revenait bien vite dans sa statue de Karnak, voisinant avec les autres défunts, et se ramentevant les choses du passé comme les vieillards d'Homère. C'était la grande assemblée des morts qui était réunie à Karnak, à l'ombre des pylônes d'Amon.

G. LEGRAIN.

3 novembre 1905.